

CONTES ET LÉGENDES

Anthologie

Pour information, lors des visites du Scriptorial certaines des légendes qui suivent sont utilisées. La sélection pour cette visite, faite en fonction du parcours permanent du Scriptorial, n'est pas modifiable.



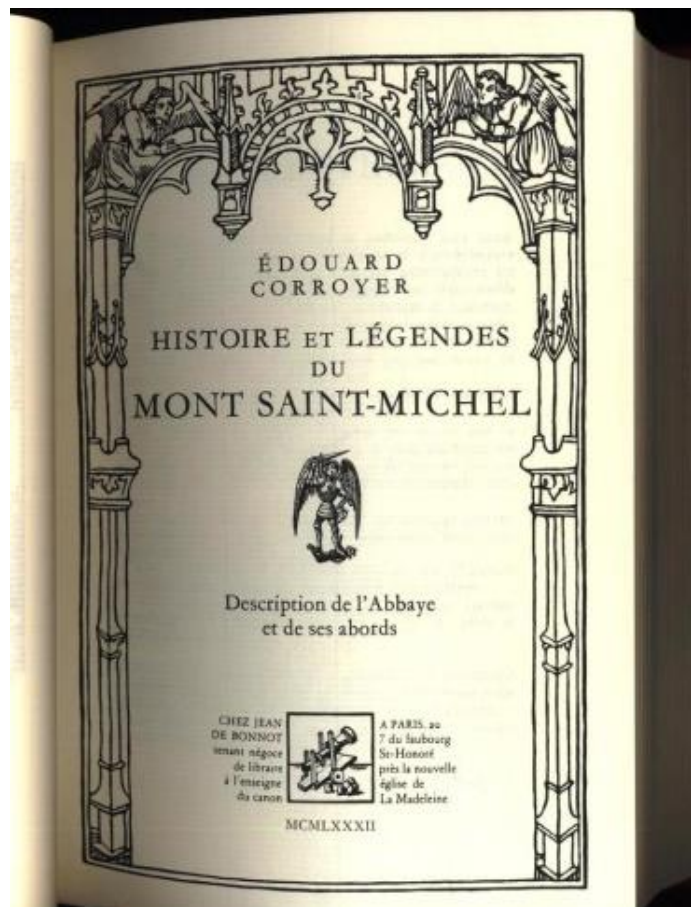
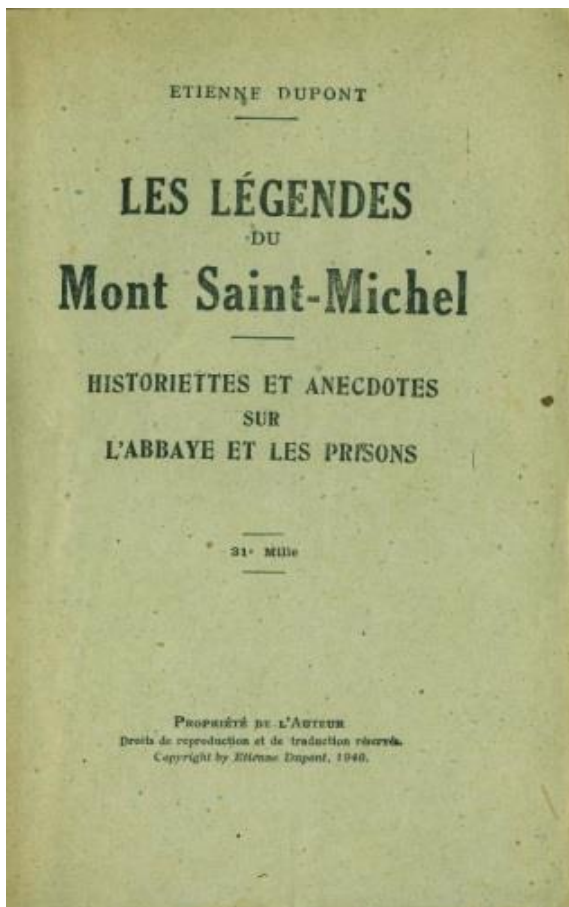
Sommaire

Sources littéraires	1
Les contes et les légendes autour du Mont Saint-Michel	1
• Les origines	2
• La fondation de l'abbaye	6
• Après la fondation de l'abbaye : malheurs et peurs	11
• Après la fondation de l'abbaye : bonheurs et miracles	15

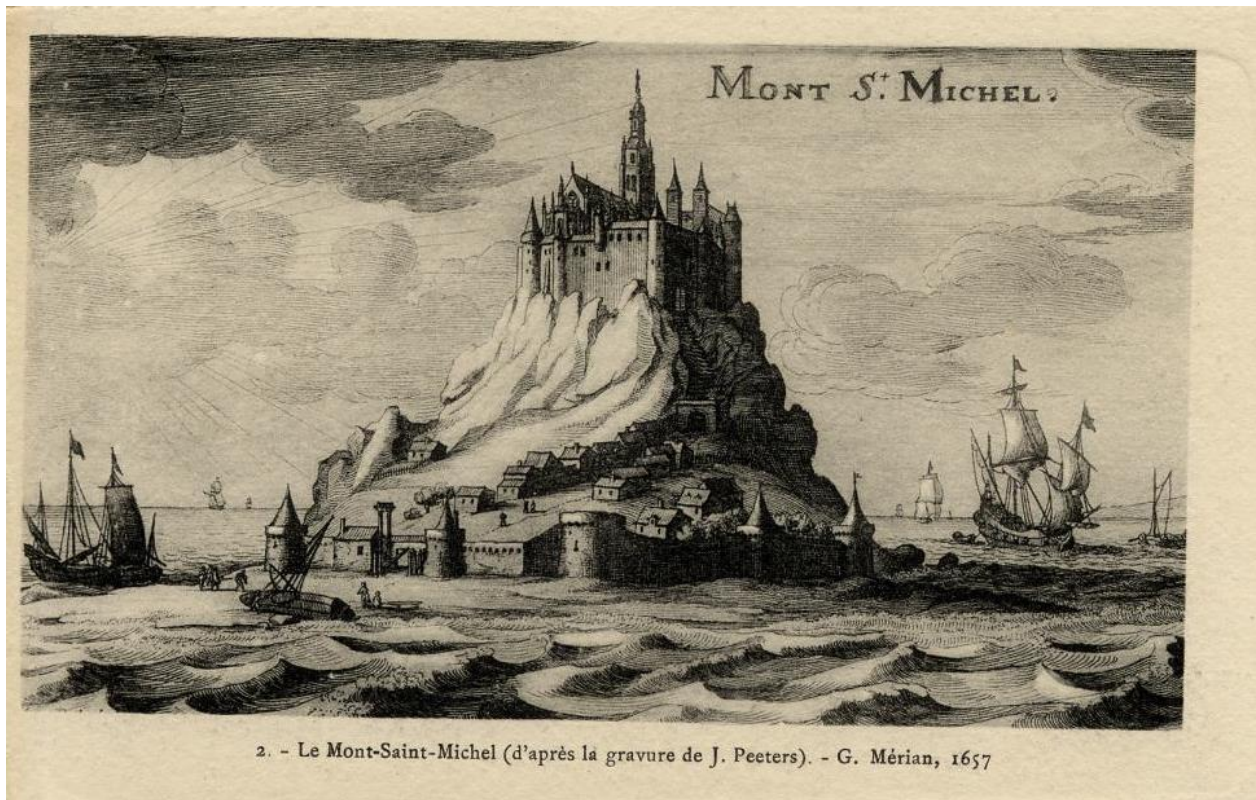
SOURCES LITTÉRAIRES

Les contes et légendes qui suivent sont extraits :

- des *Chroniques latines du Mont Saint-Michel* (IX^e-XII^e siècles), un corpus de textes latins consacrés à l'histoire des origines du Mont Saint-Michel en Normandie ;
- du *Roman du Mont Saint-Michel* (Presses universitaires de Caen, [XII^e siècle], 2009) de Guillaume de Saint-Pair, une reprise en ancien français des *Chroniques latines* ; l'auteur « est un jeune moine de l'abbaye qui utilise ce récit des origines pour défendre avec ardeur l'indépendance de sa communauté face au pouvoir du duc de Normandie et roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt » ;
- de *La Légende dorée* de Voragine (tome 2, GF Flammarion, 1967), un « best-seller » du Moyen Âge (1261-1266) qui retrace l'histoire de saints et saintes ainsi que certains événements de la vie du Christ ;
- ainsi que de plusieurs ouvrages collectant eux-mêmes des récits de différentes époques et de différentes sources (orales ou écrites) : *Histoires et légendes du Mont Saint-Michel* de É. Corroyer (Bonnot, 1982), *Contes et légendes du Mont Saint-Michel*, de M. Déceneux (éd. Ouest France, 2007), *Les légendes du Mont Saint-Michel : Historiettes et anecdotes sur l'Abbaye et les prisons* de É. Dupont (chez l'auteur, 1926), *Légendes normandes* de H. Sauvage (G. Letellier, 1927).



LES CONTES ET LES LÉGENDES AUTOUR DU MONT SAINT-MICHEL



LES ORIGINES

Et surgirent les rochers du Mont Dol, de Tombelaine et du Mont Saint-Michel

Le géant Gargantua se promenait dans la baie lorsqu'il sentit que quelque chose le gênait dans sa chaussure. Il l'ôta, trois « gravois » en tombèrent : le Mont Dol, Tombelaine et le Mont Saint-Michel (M. Déceneux, 4).

Gargantua voulant aller de Normandie en Bretagne mit son premier pied sur La Roche de Gargantua à Carolles, le second sur Tombelaine. Le pas suivant le mena du Mont Saint-Michel au Mont Dol (M. Déceneux, 4).

Gargantua s'assit « sur la cathédrale d'Avranches, un pied allongé sur Tombelaine, l'autre sur le Mont, afin de se soulager dans la Sée par une *avalaison*. Il était suivi d'une *bédou*, un blaireau presque aussi grand que lui, qui, lorsque son maître se levait, sautait sur le Grouin du Sud et de là sur le Mont... » (M. Déceneux, 4).

Pour aider le roi Arthur, l'enchanteur Merlin créa un couple de géants, Grant Gosier et Galemelle qui ne tardèrent pas à avoir un enfant : Gargantua. La « petite » famille partit bientôt en voyage. Chacun, pour montrer sa puissance, portait sur sa tête un énorme rocher. Arrivé dans la baie, Gargantua qui s'était blessé à l'orteil se fit une attelle avec le clocher de Saint-James. Grant Gosier et Galemelle furent alors pris

par une fièvre et en moururent. Merlin les enterra dans le sable et posa sur eux la grosse pierre qu'ils transportaient. Celle qui forme maintenant le Mont recouvrit la sépulture de Grant Gosier et celle qui correspond à Tombelaine le corps de Galemelle (M. Déceneux, 5).

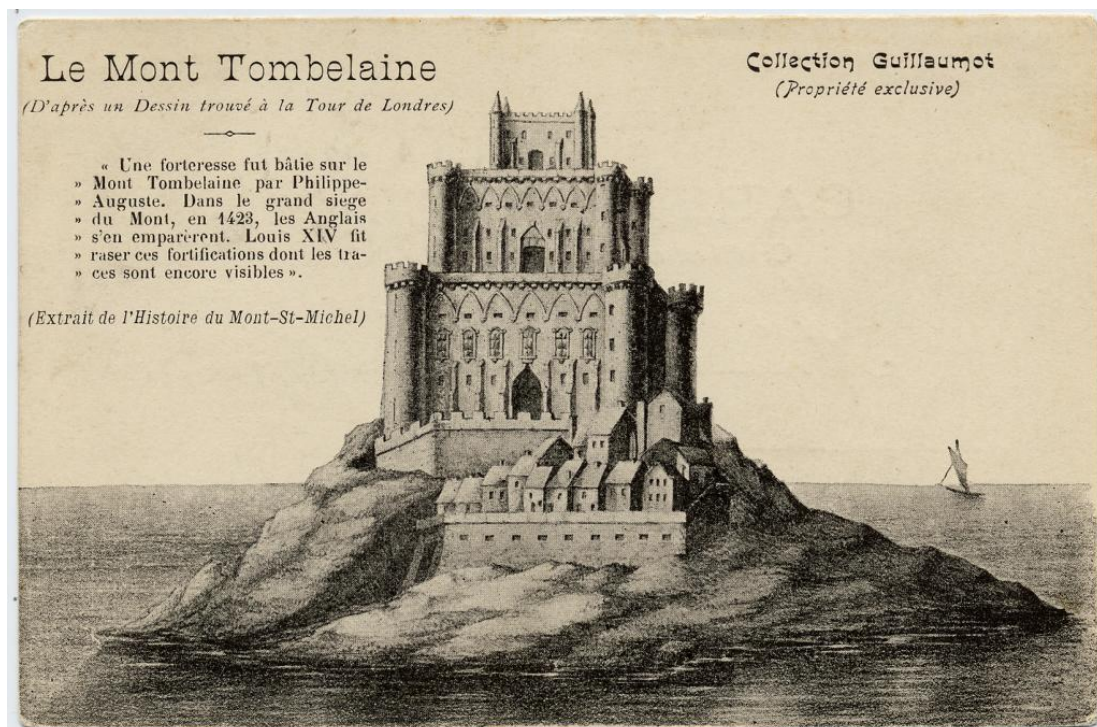
Et le mont fut appelé Tombe

« Dans la région on l'appelle Tombe, tout simplement, je pense parce qu'il se présente au-dessus du sable à la manière d'une tombe humaine. On l'appelle aussi Péril de la mer car bien souvent on y trouve des pèlerins qui ont péri en faisant la traversée, noyés, soit à l'aller, soit au retour, par le tourbillon de la marée qu'on ne peut empêcher, le jour comme la nuit, de monter deux fois, sans aucun répit » (G. de Saint-Pair, 133-134).

Et le Mont Bélénos devint Tombelaine

Alors qu'il voyageait, Arthur apprit qu'un géant avait enlevé la princesse Hélène et l'avait emmenée au sommet du Mont Saint-Michel. Il se rendit en barque avec le sénéchal Kai et l'échanson Beduer sur le rocher le plus proche du Mont et y rencontra la nourrice d'Hélène veillant la tombe de la princesse qui était morte de frayeur dans les bras du géant. Arthur partit alors affronter le géant qu'il trouva sur le Mont Saint-Michel « la bouche souillée de sang de porcs qu'il était en train de dévorer ». Après un terrible combat, Arthur tua « l'horrible créature ». Le roi d'Armorique Hoël, en souvenir de sa nièce, fit construire une église sur le tombeau de la jeune fille et depuis ce jour, l'îlot se nomme « Tombe-Hélène » (Geoffroi de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, vers 1135, cité par M. Déceneux, 28-29).

« Tout près de là se trouve Tombelaine, qui porte le nom d'Hélène parce que c'est là que mourut Hélène, la fille du comte Hoël, après que le géant l'eut violée : il la tua de façon honteuse en la violentant. D'aucuns disent qu'elle était nièce du roi Arthur, qui en tira entière vengeance » (G. de Saint-Pair, 135-136).



Et le Mont Tombe calmait les orages

« Le rocher qui partage aujourd'hui la Bretagne et la Normandie et que l'on appelle Mont Saint-Michel était consacré dans les premiers temps à Bélénos. Sur le sommet de cette montagne, il y avait un collège de neuf druidesses. La plus ancienne rendait des oracles. Elles vendaient aussi à ceux qui exerçaient la navigation des flèches qui, à les en croire, avaient la vertu de calmer les orages, en les faisant lancer dans la mer par un jeune homme de vingt et un ans qui avait conservé sa virginité. Quand le vaisseau était de retour à bon port, on députait la même personne pour porter à ces prêtresses des présents plus ou moins considérables. [...] Une d'entre elles allait se baigner dans la mer avec le député. Elle le traitait ensuite comme si elle l'eut eu pour mari. Le lendemain, en s'en retournant, il s'attachait sur les épaules autant de coquilles qu'il avait fait d'injures à la chasteté » (Gilles Deric, *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, 1777, cité par M. Déceneux, 8).

Et l'eau recouvrit tout

Autrefois entre le Mont Saint-Michel et les îles Chausey, une ville « était bâtie sur trois cents collines, devenues trois cents récifs... Le roi de ce pays avait fait construire une digue qui en barrait le fond, et son château s'abritait derrière elle. Cette digue était fermée par une porte et le roi en gardait soigneusement la clé. Il avait une fille, mariée à un seigneur du voisinage, et celui-ci voulait détrôner son beau-père. Il engagea sa femme à prendre les clés, afin que la mer noyât le château et le roi, et ils avaient préparé une barque pour s'échapper au moment de l'irruption des eaux. La princesse fit boire à son père une infusion d'herbes narcotiques, et, à minuit, elle et son mari ouvrirent les portes. Alors les flots entrèrent, mais leur fureur était si grande qu'ils noyèrent le seigneur et sa femme et submergèrent le pays environnant... » (M. Déceneux, 18-19).

Et l'âne fut remplacé par le loup

« Là, dans un ermitage, vivaient plusieurs moines, au service de Dieu ; [...]. Ils menaient une vie de privations. Vaste et sombre était la forêt où les moines se consacraient jour et nuit au service de Dieu : c'était là leur seul plaisir. Ils résidaient très à l'écart, et connurent souvent de grandes difficultés. Personne, homme ou femme, ne venait les voir, sinon un prêtre qui les aimait : habitant un village nommé Astériac, il leur faisait parvenir, par l'intermédiaire



d'un âne, sans aucun guide, tous les vivres dont il pouvait disposer. L'Âne était si bien dressé que, depuis son départ d'Astériac avec sa charge, jamais il ne se serait arrêté ou n'aurait pu se tromper de chemin, jusqu'à son arrivée sur ce mont où son maître l'avait envoyé. Il fait ainsi bien des allées et venues, jusqu'au jour où, je ne sais comment, un loup qui passait par le chemin le rencontra et le terrassa ; après l'avoir étranglé, il le mangea, et cela fait, il s'en alla. Les serviteurs de Dieu furent très

étonnés de l'absence de leur âne à l'endroit et à l'heure habituels. Il n'y pouvait rien, et pour cause : il avait l'excuse suprême de la mort ! Après l'avoir attendu bien longtemps sans le voir venir et sans savoir ce qu'il était devenu, les moines se rendirent à l'église pour prier Dieu, qui leur vient toujours en aide, de bien vouloir les secourir dans cette affaire du retard de leur âne. Ils s'étaient tous mis en prière quand Dieu leur envoya le loup qui avait mangé leur bête de somme. Il avait la mine d'un coupable : son humble douceur les persuada qu'il avait dévoré leur âne. Ils lui ordonnèrent donc de s'acquitter désormais auprès d'eux du service que l'âne accomplissait la veille. Ces injonctions furent suivies d'effet : il porta le sac pendant bien longtemps » (G. de Saint-Pair, 116-118).

LA FONDATION DE L'ABBAYE

Et saint Aubert bâtit sur le Mont Saint-Michel un lieu de culte

« La seconde apparition eut lieu ainsi qu'il suit, vers l'an du Seigneur 710. Dans un lieu appelé *Tumba*, près de la mer, et éloigné de six milles de la ville d'Avranches, saint Michel apparut à l'évêque de cette cité : il lui ordonna de construire une église sur cet endroit, et d'y célébrer la mémoire de saint Michel, archange, ainsi que cela se pratiquait sur le mont Gargan. Or, comme l'évêque était incertain de la place sur laquelle il devait bâtir l'église, l'archange lui dit de la faire élever dans l'endroit où il trouverait un taureau que des voleurs avaient caché. L'évêque étant encore embarrassé sur les dimensions qu'il devait donner à cette construction, reçut l'ordre de lui donner les proportions que les vestiges du pied du taureau auraient tracées sur le sol. Or, il se trouvait là deux rochers qu'aucune puissance humaine ne pouvait remuer. Saint Michel apparut alors à un homme et lui donna l'ordre de se transporter là et d'enlever ces deux rochers. Quand l'homme y fut arrivé, il remua le roc avec une telle facilité qu'il semblait n'avoir pas la moindre pesanteur. Lors donc que l'église fut bâtie, on y apporta du mont Gargan une partie du parement que saint Michel y plaça sur l'autel, ainsi qu'un morceau de marbre sur lequel il se posa » (J. de Voragine, *La Légende dorée*, 233-234).



« [...] je vais évoquer saint Aubert et la venue de l'ange auprès de lui. Alors qu'il se trouvait une nuit à Avranches et qu'il dormait dans son lit, un ange descendit des cieux jusqu'à lui – je crois que c'était saint Michel. Il le réveilla et lui dit de se rendre le lendemain au mont et de commencer à construire en son sommet une chapelle en l'honneur de Dieu et de saint Michel, dont la puissance au ciel est grande, car il est préposé au paradis : il le fut, l'est et le sera toujours. Après avoir écouté attentivement et retenu ce message, saint Aubert ne s'en soucia aucunement jusqu'au moment où, un soir où il s'était endormi d'un profond sommeil, l'ange revint ; il le tira de son sommeil, l'appela par

son propre nom et lui répéta exactement l'ordre qu'il lui avait donné la première fois. Aubert considéra alors que si Dieu voulait qu'il fût plus sûr de ce que l'ange lui avait dit, celui-ci viendrait encore pour la troisième fois, car il est arrivé à plusieurs reprises que le diable trompe de cette façon plus d'un ermite et d'autres personnes de grande valeur. L'apôtre lui-même disait que nul ne devait croire un esprit tant qu'il n'avait pas prouvé qu'il était de bonne foi ou qu'il émanait de Dieu. C'est pourquoi il garda encore une fois le silence, pensant être l'objet d'une tromperie. Voici ce qui se produisit alors : il dormait, comme à son habitude, dans sa chambre, quand l'ange arriva, en colère à ce qu'il lui sembla ; il le frappa d'un de ses doigts au beau milieu du front : le trou de forme ronde qu'il lui fit y est encore visible. En le frappant, il lui dit d'aller sans attendre commencer la construction de l'église au sommet du mont, là où il verrait un taureau qui s'y trouvait à l'attache : il y avait été amené en cachette. Le taureau avait marché tout autour de lui : c'était là l'emplacement des fondations qu'Aubert réaliserait. Sur ces mots, il s'en alla. L'évêque n'eut alors plus de doute : il sut parfaitement que Dieu voulait que fût accompli ce que disait son interlocuteur » (G. de Saint-Pair, 120-122).

Et un enfant permit l'édification de la chapelle

« Une fois le lieu nivelé, il leur resta au milieu deux rochers qu'ils ne pouvaient déplacer par aucun moyen ni faire bouger. Saint Aubert en était bouleversé, mais le Seigneur Dieu lui vint en aide. Il y avait près de là un tout petit village, appelé Itier où demeurait Bain, un paysan riche de nombreux enfants : il avait douze fils, grands et petits qui vivaient avec lui à Itier. Dans son sommeil, l'ange lui dit de se lever et de venir avec ses enfants enlever la pierre qui faisait obstacle à l'ouvrage d'Aubert. Bain ne voulut pas tarder : le lendemain, il se leva de bonne heure, prit ses fils et se rendit avec eux là où Dieu le lui avait ordonné. Arrivé sur les lieux, il rapporta à saint Aubert ce qu'il avait entendu. Ses paroles réjouirent le saint homme, qui rendit grâce à Dieu. Alors Bain s'avança et, après s'être signé, s'appuya contre le gros rocher ; ses fils et lui se mirent à pousser, sans le faire aucunement bouger ; ils s'évertuèrent à le pousser, mais ne purent le déplacer ; ils poussèrent d'un côté, poussèrent de l'autre, mais la pierre ne s'ébranla en aucune façon. Les paysans se joignirent à eux, mais toutes leurs tentatives furent vaines : tous ruisselaient d'angoisse, mais impossible de l'enlever ! Ils avaient beau tirer, pousser, peser sur des cordes, leurs efforts étaient inutiles. Ils s'interpellaient l'un l'autre : "Ah, vaurien, pousse donc de ce côté-là !". Saint Aubert, voyant que leur force était inutile, de même que tous les moyens existants, vint tout droit à Bain : "Dis-donc, fit-il, as-tu des enfants, autres que ces onze qui sont ici à l'ouvrage ? – Oui, répondit-il, un seul, un petit, mais il est au berceau !" Le saint lui dit : "- Que Dieu te vienne en aide, va vite le chercher, ou que deux de tes fils y aillent ! Dépêche-toi de l'apporter, pendant ce temps tout le monde t'attend ici !" Conformément aux ordres d'Aubert, ils lui apportèrent vite l'enfant avec le berceau dans lequel il se trouvait. Ils l'appuyèrent directement contre le rocher ; Bain et ses enfants s'avancèrent alors, empoignèrent la pierre en la soulevant et la firent rouler en bas du mont. Elle continua à rouler et s'arrêta dans la vallée située au-dessous : elle y est toujours actuellement, on la voit très bien. Certains l'appellent "le Tombeau" » (G. de Saint-Pair, p. 124-128).

Et la rosée détermina la taille du Mont

« Une nuit, il [Aubert] était plongé dans ses pensées à propos de cette œuvre qu'il avait entreprise ; il était dans son lit quand il entendit la voix de l'ange, qui lui dit : "Entends-tu, Aubert ? Demain, quand tu te lèveras, tu iras au sommet du mont et tu verras de quelle façon Dieu a tracé tes fondations". L'ange disparut aussitôt, et Aubert, très fatigué, s'endormit. Le lendemain, il se leva tôt et monta en hâte jusqu'au sommet du mont. Il y vit un cercle empli de rosée, dont l'extérieur était entièrement sec. Dieu lui indiquait clairement la taille des fondations : la terre était mouillée au milieu et bien asséchée tout autour » (G. de Saint-Pair, 130).

Et l'on chercha des pierres

« Satan allait dans la forêt de Saint-Sever (Calvados). Il cherchait les trois pierres fondamentales du monastère du Mont Saint-Michel. L'une d'elles tomba parce que le bissac se déchira. Elle s'enfonça profondément. C'est la « Pilière ». Satan s'efforça de la reprendre, enfonça ses ongles dans le granit qui en porte encore l'empreinte. Il ne put la relever. Il partit donc avec les deux autres blocs dont il fit les pierres angulaires de l'abbaye. Mais l'édifice n'a jamais été solide. S'il subsiste encore, c'est par une grâce céleste, car il chancelle souvent sur sa base quand le vent gronde et que le tonnerre mugit. En effet, il lui manque quelque chose, c'est la troisième pierre qui devait fixer son assiette... » (M. Déceneux, 6).



Et de l'eau fut fournie au Mont

« Les chanoines [...] avaient de tout en quantité, à la seule exception de l'eau. Celle-ci leur demandait de pénibles efforts car le Couesnon, la Sélune étaient un peu éloignés du mont : ils en avaient donc peu. Ils n'avaient pas de source, aucun puits, pas de citerne, aucun local où ils pussent conserver de l'eau, et à cette époque-là la mer était loin du mont. Saint Aubert était tout à fait conscient, qu'ils n'avaient besoin de rien, à la seule exception de l'eau douce, sans laquelle personne ne peut vivre. Il pria Dieu de tout son cœur, et saint Michel également, pour qu'il leur donne de l'eau en quantité au sommet de ce mont où ils ne manquaient de rien. Avec une profonde ferveur, il se mit en prière avec ses clercs [...] très peu de temps après, ainsi que je le trouve écrit dans le livre, l'ange vint ; il lui montra une pierre qu'il creusa et dont jaillit en abondance l'eau qui depuis a guéri plus d'un malade. Elle fut salutaire à bien des patients qui souffraient des fièvres et était, en outre, délicieuse à boire » (G. de Saint-Pair, 167-168).

« Mais comme on était gêné de n'avoir point d'eau dans ce lieu, de l'avis de l'ange, on perça un trou dans une roche dure et il en sortit une si grande quantité d'eau qu'aujourd'hui encore, elle suffit à tous les besoins. Cette apparition en ce lieu se célèbre solennellement le 17 des calendes de novembre » (J. de Voragine, *La Légende dorée*, 234).

Et le diable n'eut pas le Mont

Satan qui venait de construire l'abbaye du Mont Saint-Michel lança à saint Michel le défi de faire aussi bien. Celui-ci du haut du Mont Dol construisit en une nuit un incroyable monument de cristal. Satan dépité s'apprêta à détruire son œuvre lorsque saint Michel lui proposa de faire un échange. Aussitôt le diable, trop content de pouvoir posséder une merveille si étincelante et si brillante accepta mais la création de saint Michel était faite de glace. Si bien qu'à la fin de la journée, il ne possédait plus rien alors que saint Michel, lui, avait le Mont qui porte maintenant son nom (M. Déceneux, 10).

Une autre légende rapporte que pour savoir qui serait le possesseur du Mont, saint Michel et le diable décidèrent de s'affronter au saut. L'Archange gagna à cause de ses grandes ailes et le pauvre diable finit dans les eaux du Couesnon (M. Déceneux, 11).



Et la baie fut inondée

Une forêt gigantesque et inextricable appelée Scissy (« d'un mot gaulois *Ceton* - le bois – ayant produit *Cetiacos* à l'époque gallo-romaine, puis *Sciciacum* au Moyen Âge ») s'étendait dans la baie. En 709, juste après l'apparition de saint Michel, une tempête terrifiante s'en prit aux dunes qui entouraient la baie et les eaux de la mer recouvrirent toute la surface de la baie et engloutirent plusieurs villages : Tommen, Porspican, La Feuilleste, Maury, Sainte-Anne, Saint-Louis, La Croix-Morel, Colombel, Saint-Étienne-de-Paluel. Le Mont-Saint-Michel qui était plus élevé devint alors une île (M. Déceneux, 18-19).

APRÈS LA FONDATION DE L'ABBAYE : MALHEURS ET PEURS

Et le capucin se vengea...

À son château, Luc de Monceaux fit venir un tenancier qui ne lui avait pas payé son dû. Celui-ci lui assura qu'il l'avait bel et bien donné au frère de Luc, un religieux capucin. Luc s'empressa de vérifier. Le capucin jura que cela était faux et s'écria « Que Belzébuth m'emporte sur le champ, si mes paroles ne sont pas vérité ! » Apparut alors le diable qui se saisit de lui et l'enleva « comme une plume » par la fenêtre et le tint pendant une heure « suspendu dans les airs au-dessus du manoir, afin que les habitants de tout le pays fussent témoins de la punition du voleur et du parjure. Puis il disparut emportant sa proie jusqu'à La Roche du Capucin.

Le criminel devint alors le fléau de la contrée. Ayant fait un pacte avec le diable, à partir de ce jour-là, il ne cessa d'accomplir des méfaits. Un incendie provoqué par la foudre selon les uns, par les Anglais selon les autres, détruisit le château de Luc, ses habitants se retrouvèrent ensevelis sous les décombres. Le tenancier qui avait été la cause de la chute du capucin ne fut pas non plus épargné. Un soir, alors qu'il marchait sur la côte, il entendit dans la baie des cris de détresse. N'écoutant que son bon cœur, il se précipita et « soudain, le terrain manqua sous ses pieds. Plus il faisait d'efforts pour sortir du gouffre qui s'ouvrait sous lui, plus il enfonçait au milieu des sables devenus mouvants. [...] On ne retrouva pas le corps et les flots de la mer ne le rapportèrent jamais. De pareils drames se sont renouvelés souvent et toujours les mêmes circonstances se sont reproduites dans chacun des siècles successifs. C'est le moine, répète-t-on, qui, de son phare attend et guette les passants, les attire par ses pressants appels sur les rives et les entraîne dans les sables mouvants où ils périssent dans des trances affreuses. Aussi les habitants du littoral évitent-ils La Roche du Capucin qui passe à bon droit pour fatale et redoutée » (H. Sauvage, 184 à 188).



Et le Mont Bélénius devint Tombelaine

En 1061, au-dessus du village de « Saint Jean au bout de la Mer, » le seigneur Montgommery vit dans une forteresse qui domine toute la baie du Mont Saint-Michel. Grâce à un alchimiste, il a appris comment fabriquer de l'or et fait creuser trois galeries partant de son château : l'une mène à une église, la deuxième à un champ, pour pouvoir fuir en cas de siège, la troisième aboutit au Mont Bélénius où toute sa fortune est cachée. Quand les galeries sont enfin achevées, il réunit tous ceux qui y ont travaillé et provoque un effondrement qui ensevelit tous les ouvriers. Peu après, il se lance dans une guerre contre les Bretons et au cours d'une de ses expéditions il découvre une jeune fille apeurée dont il tombe tout de suite amoureux, Hélène. Le coup de foudre est réciproque, Hélène le suit dans sa forteresse. Il lui interdit alors de sortir si ce n'est les jours de très grande marée. C'est à

ce moment-là que Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, invite Montgomery à participer avec lui à la conquête de l'Angleterre. Il accepte mais exige que durant son absence Hélène soit conduite sur le Mont Bélénos. Les mois s'écoulent, Guillaume devient roi d'Angleterre. Quand enfin Montgomery revient, il se précipite sur le Mont Bélénos et découvre qu'Hélène y est morte de chagrin. Il creuse une tombe pour Hélène, donne tous ses biens et se retire à son tour sur l'îlot. Il pleure et prie toute la nuit. Au matin, on le trouve mort de tristesse sur la tombe d'Hélène. Depuis, en souvenir d'Hélène, on nomme le lieu « Tombelaine » et les pêcheurs du lieu racontent que tous les ans, au jour et à l'heure où trépassa la belle Hélène, une colombe se pose sur les genêts de l'îlot et ne repart qu'au lever du soleil (É. Dupont).

Et les moines tremblèrent

« [T]oustes fois que quelque moyne de ce Mont est proche de la mort, soit icy ou ailleurs, l'on entend comme une personne qui frappe comme avec un marteau par trois fois en quelque endroit... » (Dom Jean Huynes, 1640, cité par M. Déceneux, 24).



En 1050 et 1263, les moines entendirent les anges chanter le Kyrie Eleison durant plus d'une heure « avec une telle harmonie qu'il leur sembloit estre desjà au ciel ». En 1050 deux jeunes moines qui étaient dans l'église virent une flamme sortir de l'autel, se précipiter vers eux et brûler leurs cheveux. En 1270, furent vues des silhouettes dansant

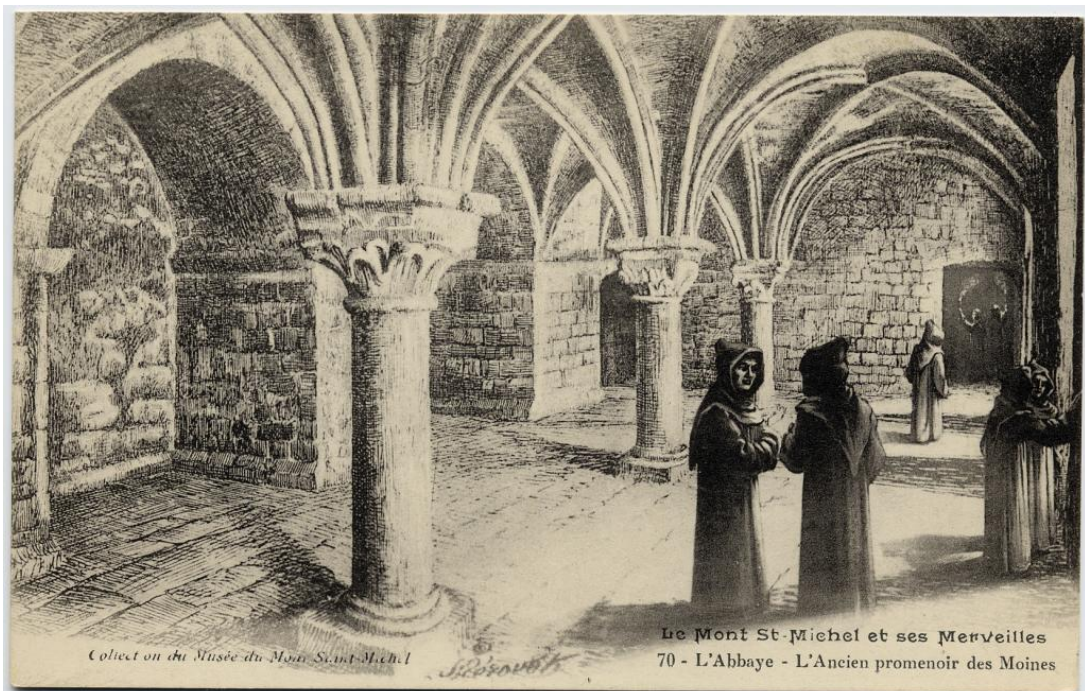
autour du grand autel. Les 15 et 16 octobre, le moine Drogon vit apparaître dans l'église trois anges vêtus en pèlerins un cierge à la main. S'approchant de l'autel sans s'incliner, il ressentit sur sa joue une gifle si forte qu'il perdit connaissance. Quand il revient à lui, son corps était couvert d'écrouelles. Par la suite, il fut interdit de pénétrer dans l'Église entre la tombée de la nuit et l'office des matines (M. Déceneux, 24).

Et les curieux furent punis...

« Vous avez entendu raconter comment, tout d'abord, saint Aubert édifia la chapelle au sommet du mont, et, pour les reliques qui s'y trouvent, comment il les demanda et se les procura ; quand il les eut obtenues, il les mit dans une boîte qu'il scella : jamais depuis elles n'en furent ôtées. Il plaça ensuite dans une châsse cette boîte dans laquelle il les avait mises, et la déposa solennellement sur l'autel : elles s'y trouvent encore en vérité. Il y avait un morceau du manteau laissé par l'archange, un autre du bloc de marbre sur lequel il s'était tenu lorsqu'il avait dédié le Mont Gargan, il y a longtemps. Longtemps après que le bon Aubert eut été placé au



nombre des saints et exhumé, il y eut au mont un chanoine (c'était avant qu'on y mît des moines), qui posa bien des questions à ceux qui étaient là avec lui : si l'un d'eux avait jamais vu, pour une quelconque circonstance, sortir les reliques que saint Aubert avait apportées du Gargano, qu'il le lui dise ! Les autres lui répondirent : "Nous n'avons jamais vu ni entendu parler d'un homme qui aurait eu l'une d'elles entre les mains ou qui aurait osé les sortir. Nous-mêmes n'en savons rien de plus que ce que nous avons entendu raconter à maintes reprises par nos prédécesseurs, croyez-le bien. – Par ma foi, dit-il, l'envie m'est venue de les voir au grand jour. J'en prends Dieu à témoins, ou je les verrai ou je mourrai, j'en suis certain !" [...] Tous lui dirent de n'en rien faire : c'était une folie que d'oser voir la relique sacrée et de la mettre à découvert ; il pourrait lui arriver malheur aussitôt. [...] il ne fit pas plus de cas de tous leurs conseils, de tous leurs discours, que d'un bouton et ne se rangea pas à leurs suggestions. Au contraire, il se mit à les supplier [...] Quand il eut obtenu leur consentement et leur autorisation, il en fut extraordinairement heureux. Il jeûna d'abord trois jours et lava entièrement son corps avec de l'eau. Le dernier jour, il célébra au maître-autel une messe chantée. Tout à la fin, après l'avoir dite, dans les habits de cérémonie qu'il avait revêtus, il retira la boîte du reliquaire et la plaça sur l'autel. Il voulut l'ouvrir avec un couteau, mais saint Michel ne put le supporter : dès qu'il eut levé la main, celle-ci fut arrêtée sur le champ : il lui fut absolument impossible de la ramener vers lui ni de faire tourner un seul doigt. Ensuite, il perdit l'ouïe, puis l'usage de la parole ; il devint aveugle, incapable d'y voir goutte : Dieu s'était hâté de faire justice ! Ceux qui assistèrent à la scène furent frappés de stupeur, les plus hardis prirent peur. Ils le saisirent rapidement et le portèrent hors de l'église. Son âme quitta son corps aussitôt qu'il fut hors du sanctuaire » (G. de Saint-Pair, 238-240).



Collect on du Musée du Mont-Saint-Michel

Le Mont St-Michel et ses Merveilles
70 - L'Abbaye - L'Ancien promenoir des Moines



« Une habitude ancienne voulait que, la nuit, personne au monde, clerc ou laïc, n'eût en aucune circonstance l'audace de s'introduire dans l'église de saint Michel, pour quelque motif que ce fût, jusqu'à l'heure où tombait le poids de l'horloge placée au-dehors qui indiquait l'heure des matines. [...] Cependant, un homme vint trouver le marguillier [...] pour leur faire une demande insensée que je ne manquerai pas de vous exposer : il leur demanda à quoi était dû le fait que personne ne dormait dans l'église, comme cela se faisait dans plusieurs autres où se trouvent de ces précieuses reliques [...] Les autres répondirent : "Par respect pour les saints anges qui y affluent très souvent la nuit. Et personne, assurément, ne pourrait supporter la vue de cet éclat lumineux qui environne les anges. – Par ma foi, dit-il, j'ai formé le projet d'y passer

une nuit à veiller, si l'on voulait bien m'y autoriser." À ces mots, chacun se mit à rire : ils croyaient qu'il plaisantait [...] Et pourtant, à force de prières répétées, il les fit céder, de guerre lasse : ils accédèrent à sa demande, et personne ne lui opposa de refus. Il jeûna trois jours entiers consécutifs, et le dernier, il se lava avec soin. À la tombée de la nuit, il pénétra dans l'église et s'y dissimula dans un recoin, à un endroit où ne brûlait ni chandelle ni cierge. Dès les premières heures de la nuit, il eut des visions qui l'emplirent d'effroi : la peur qu'il en éprouva l'empêcha d'en raconter une seule ! Il se couvrit la tête, se cacha, s'abattit à terre. Il vit ensuite dans l'église, selon ses dires, une vive clarté ; dans cette clarté il vit saint Michel, et avec lui la Reine du ciel et, de l'autre côté, pensa-t-il, le portier du paradis. [...] il entendit saint Michel qui se plaignait à ceux qui étaient avec lui d'avoir senti dans l'église une abominable odeur



de charogne. La peur le fit pâlir ; il regarda du côté où il avait entendu la voix de l'ange. Éperdu, il le vit venir

aussitôt vers lui et ne put s'enfuir. L'ange s'arrêta près de lui. Son visage lui sembla cruel, il paraissait vraiment furieux : l'autre lui cria grâce, comme il put. Les deux compagnons de saint Michel (c'était, à ce qu'il dit, la mère de Jésus-Christ et saint Pierre) eurent pitié de sa détresse : ils prièrent saint Michel de faire grâce à cet homme qui lui avait fait du tort [...] L'archange leur répondit qu'il n'en ferait rien, qu'il ne pardonnerait jamais cette faute [...] Il se releva comme il put et sortit de l'église par la porte qu'il trouva grande ouverte. Là, il s'arrêta au niveau du porche et se coucha sur les marches, malade, gémissant et se repentant de ses péchés. C'est alors que l'horloge sonna [...] Quand, le lendemain il revit la clarté du jour, il se fit abondamment donner la discipline devant l'autel, en public, si bien que tous purent le voir. Il vécut encore deux jours, dans une profonde affliction, implorant la pitié de tous [...] Il quitta ce monde le troisième jour. J'espère qu'il n'est pas damné » (G. de Saint-Pair, 240-247)



Et Saint-Jean-au-bout-de-la-Mer devint Saint-Jean-le-Thomas

Thomas de Saint-Jean, homme coléreux et bagarreur, décide, un jour, de s'en prendre aux moines du Mont Saint-Michel. Il veut leurs terres et leur or. Ses deux frères et sa femme, Dame Olive, tentent de le dissuader, en vain. Rien n'y fait, il part se

battre et emmène avec lui le jeune Guillaume, son fils unique. Ce dernier le supplie et le resupplie de renoncer à cette folie. Son père reste de marbre jusqu'à ce que l'enfant se mette à crier que les anges de l'Archange s'approchent de lui. Juste après, il s'effondre, il est mort. Foudroyé, Thomas renvoie sur-le-champ son armée et décide de se présenter devant les moines en pénitent tenant. Son fils dans ses bras, il s'agenouille devant eux, dépose son enfant sur l'autel de l'abbatiale, promet de restituer ce qu'il a pris, jure de ne plus jamais porter les armes contre l'Église et de défendre tous ceux qui s'opposeront à elle. Quelques années plus tard, à sa mort, en son honneur, les moines du Mont décident de changer le nom du village où était son château. Saint-Jean-au-bout-de-la-mer devient alors Saint-Jean-de-Thomas, puis Saint-Jean-le-Thomas (É. Dupont).

Et une feuille de lierre fit renoncer Radulphe...

Radulphe de Beauvoisin, moine bénédictin, sur le point de devenir le nouveau prieur du Mont, médite dans sa cellule. Il est là depuis 35 ans, il a renoncé à tous ses biens, il est reconnu par tous comme un saint homme, comme un homme avisé et vertueux. Soudain, un coup de vent ouvre sa fenêtre et une rafale fait pénétrer dans sa cellule une petite feuille de lierre. « Le moine, étendant les paumes en avant, fermant ses paupières agitées, semble tout effrayé. » « Il y a aujourd'hui quarante ans, alors que féal chevalier, il était l'homme du comte de Mortain, une feuille de lierre, symbole de l'éternel attachement, lui fut donnée par sa



fiancée Marie de Thorigny [...] Quand il revint [...] de la bataille de Tinchebray, pleurant la déroute de Robert de Bellême, tandis que les chanteurs anglais célébraient cette sanglante revanche d'Hastings, il apprit, en franchissant le pont-levis du château, mis à sac par les vainqueurs, que sa fiancée avait trouvé la mort. Et ce souvenir troublant qu'il croyait effacé de sa mémoire lui revient des profondeurs de son âme endolorie ; des larmes lui perlent aux cils et Ranulphe mouille de pleurs le missel ouvert sur son pupitre en bois de chêne et surmonté du signe de la Rédemption. Et dans son désespoir, honteux de sa faiblesse, il murmure en battant sa coulpe : « *Domine, non sum dignus !* » Voilà pourquoi une petite feuille de lierre étant entrée, la nuit sur l'aile du vent, dans la cellule de Radulphe, ce moine vénérable, de l'ordre de Saint-Benoît, ne fut jamais de par sa volonté inébranlable, abbé de l'insigne abbaye du Mont Saint-Michel, malgré les trésors de sa charité, l'étendue de sa science et le nombre de ses vertus » (É. Dupont, 66-69).

APRÈS LA FONDATION DE L'ABBAYE : BONHEURS ET MIRACLES

Et le mont fut doté de reliques

« Le bon évêque s'activa à la construction de son église et la réalisa. Quand il la vit terminée, elle lui plut beaucoup, mais il regrettait de n'avoir rien qui vînt de saint Michel. Mais il reçut de ce dernier un grand bienfait : une nuit, alors qu'il dormait, l'archange vint auprès de lui et lui dit de préparer deux de ses clercs et de les envoyer dans les Pouilles, tout droit au Mont Gargano, aux confins de la Campanie, pour y demander des reliques et rapporter ce qu'ils obtiendraient. Saint Aubert se réjouit du message de l'ange et rendit grâce au Seigneur. Puis il prépara en hâte ceux qui devaient se rendre là-bas, conformément à l'ordre de l'ange. [...] ils cheminèrent longuement [...] Au bout de leur itinéraire à travers la Campanie, ils aperçurent enfin le Mont Gargano [...] et parvinrent rapidement à l'église où ils pénétrèrent, pleins d'allégresse ; [...] l'abbé prépara solennellement les reliques qu'ils étaient venus chercher de si loin : il y avait un morceau de ce saint vêtement



que l'ange avait laissé sur l'autel au moment de la dédicace de l'église abbatiale, et un autre de ce bloc de marbre où il avait posé ses pieds : on y distingue encore actuellement l'emplacement des pieds, de la taille de ceux d'un enfant. [...] Ils prirent congé et repartirent dans leur pays » (G. de Saint-Pair, 138-146).

Reliquaires exposés au Scriptorial d'Avranches

Et le Mont Saint-Michel s'illumina

« Je veux écrire un autre miracle en français et le faire figurer dans ce livre : le mont brûla de nuit, jadis, et, je pense, à cause des péchés de ceux qui y demeuraient, car certains menaient une vie déshonnête. Le feu pris dans le bourg, en bas, et atteignit une telle ampleur qu'il ravagea tout, à la seule exception du lieu où saint Aubert avait longtemps reposé [...] Après que l'incendie eut été entièrement maîtrisé et éteint, [...] le duc Richard fit donc vérifier s'il avait bien ses reliques, comme il se devait. Il fit son choix parmi ceux qu'il considérait comme ses meilleurs moines et leur ordonna de voir si les reliques étaient bien là. Chacun, après avoir chanté et célébré sa messe, s'approcha en habit liturgique de la grande châsse qui se trouvait sur l'autel, dignement, richement, avec de forts riches ornements, depuis la fin de l'incendie. À l'intérieur, il y avait une petite châsse, et c'est là qu'était la petite boîte où saint Aubert avait mis toutes les reliques qu'il avait demandées. Ils trouvèrent parfaitement intact le fermoir de la grande châsse et le défirent ; ils en sortirent la

petite qu'ils posèrent sur l'autel. Ils l'examinèrent sous toutes ses faces et la trouvèrent en parfait état. Un des moines en défit la fermeture et, sous les yeux des autres, regarda à l'intérieur : ils n'y trouvèrent pas la boîte. Je ne sais comment elle avait été enlevée. Ils délibérèrent pour savoir ce qu'ils feraient et décidèrent qu'ils jeûneraient pendant trois jours. [...] Ils s'étaient tournés vers le Seigneur et, dans sa bonté, il les entendit. Ils avaient déjà jeûné pendant deux jours et la moitié du troisième était dépassée, quand un homme qui rentrait de la pêche (il pouvait bien être près de l'heure de none) regarda devant lui en direction du mont : il vit sous une pierre une lueur qui, venant du ciel, descendait comme un rayon de lumière, tout droit. Il se hâta et, parvenu à l'endroit où il avait vu le rayon, il y vit pénétrer cette lueur. Il jeta tout ce qu'il portait, mais à aucun moment il ne toucha les reliques, se gardant bien d'y porter la main. Il se précipita auprès de l'abbé et lui dit ce qu'il avait trouvé et vu. L'abbé, bouleversé de joie, tout comme ses moines, revêtit en hâte ses habits liturgiques. Tout heureux, ils se dirigèrent vers la roche, sous la conduite du pêcheur, accompagnés de la population tout entière. Ils trouvèrent la boîte déverrouillée, ouverte, entrebâillée. Sous les yeux d'eux tous, elle se referma, si bien qu'à aucun moment nul n'y toucha [...] ils rapportèrent la boîte et la replacèrent dans la châsse où elle se trouvait initialement » (G. de Saint-Pair, 248-253).

« Il y a plus de cinq cens qu'on parle de la "clarté de saint Michel", et ce commun dicton est provenu de ce que plusieurs fois on a veu sur ce Mont et sur le haut de cette église des lumières célestes en plein minuict qui rendaient cette place aussy claire qu'elle est au plus jour d'esté, en plein midy... L'an mil quatre cens cinquante deux, le vendredy, troisieme jour de novembre, sur les neuf heures du soir, le temps estant pour lors fort serin, on entendit soudainement un esclat de tonnerre donner contre la tour du clocher avec une telle véhémence que tous de frayeur se levants de leurs lits pensaient estre proches de l'heure de la mort. De ce pas ils coururent à l'église. Estant là, s'en allèrent au "Sault-Gaultier", d'où regardans sur le clocher, ils virent sur la croix d'icelle une clarté spatieuse et longue à guise d'une flamme de feu ardent de manière que bien qu'il fut nuict et que le temps fut obscur, on y voyait aussy clair si c'eust été en plein midy » (Dom Jean Huynes, *Histoire générale de l'abbaye du Mont-Saint-Michel*, 1640, cité par M. Déceneux, 20).

« L'abbé
Mainard
et



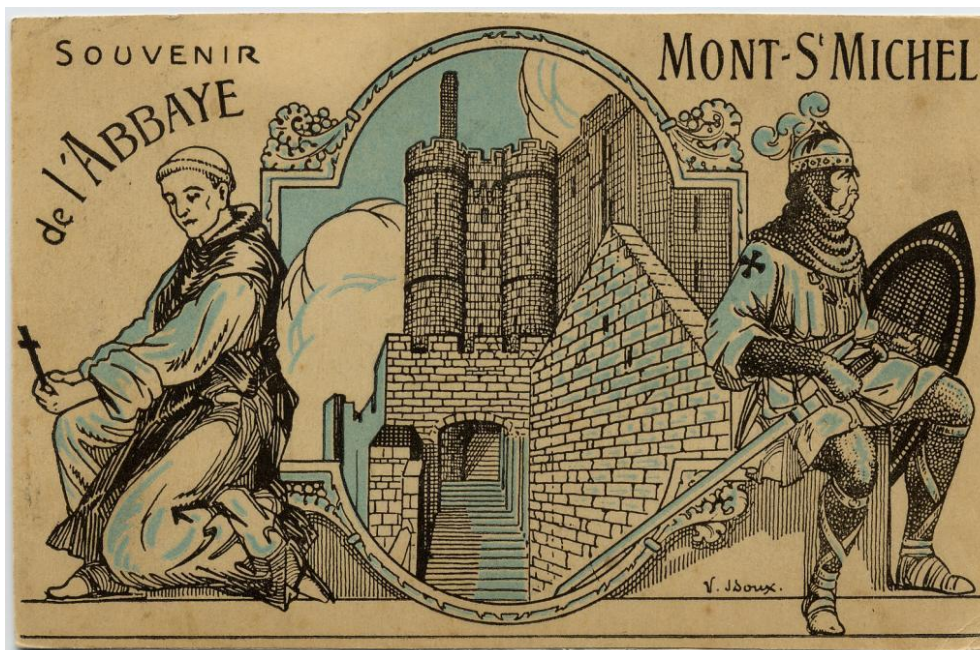
Monseigneur Norgot, qui gouvernait alors Avranches, étaient réunis pour des entretiens à La Roche [...], le jour précédant la fête de saint Michel [...] Ils se quittèrent au crépuscule, convenant de revenir le lendemain [...] Tous deux se quittèrent, satisfaits. [...] Quand l'évêque eut fini de chanter ses matines à Avranches, dans l'église, il faisait encore nuit, et il alla se coucher. Alors qu'il s'en allait, la lumière qui provenait d'une fenêtre l'incita à regarder au-dehors. Il vit alors le mont et le sanctuaire brûler. L'incendie était de taille et le feu avait pris de tous côtés. Les étincelles, les particules de charbon qui se détachaient des maisons volaient bien haut, à ce qu'il lui semblait : de la grève vers le sommet, elles allaient et venaient dans le ciel. Il montra ce phénomène à ceux qui étaient là avec lui. Certains dirent qu'ils le voyaient, les autres non. À mon avis, les hommes de bien l'ont parfaitement vu, mais non les mauvais. Il réunit aussitôt les chanoines et commença l'office en l'honneur de ceux qui viennent de mourir. Car il pensait bien, en vérité, que la plupart de ceux qui se trouvaient au mont avaient perdu la vie dans l'incendie. Une fois l'office terminé, on fit seller les chevaux, l'évêque monta vite sur le sien : il s'en allait au mont pour reconforter ceux qu'il espérait trouver vivants et pour veiller à la sépulture des morts et les faire inhumer. Après matines, l'abbé Mainard s'était aussi mis en selle et était descendu du mont, avec un groupe de ses moines, pour retourner au lieu de la rencontre de la veille. Il partait de bon matin car il voulait en revenir tôt en raison de la grand-messe chantée qu'il devait célébrer ce jour-là. Au milieu de la grève, près du mont, ses moines et lui rencontrèrent l'évêque Norgot qui approchait. Ils lui demandèrent ce qu'il cherchait et pourquoi il avait dépassé La Roche où devait se tenir leur réunion. L'évêque lui expliqua pourquoi il s'était ainsi hâté, et lui raconta même ce qu'il avait vu et fait. Il lui demanda aussi s'il s'était produit quelque chose d'inhabituel. "D'inhabituel ? Que non, vraiment ! répondit l'abbé, ni à l'abbaye ni au mont." Ils réalisèrent alors que ce feu qu'ils avaient vu n'avait rien été d'autre que saint Michel en train de visiter avec ses compagnons, le mont, son église et sa maison. Cette nuit-là, il était véritablement descendu parmi son peuple. La vive lueur indiquait bien qu'il avait amené avec lui beaucoup d'anges. À partir de cette nuit-là, il y est venu et descendu de nombreuses fois, si bien que sont encore en vie des gens qui l'ont clairement vu. Il ne se passe guère d'année sans qu'on le voie venir tout droit vers son église du haut du ciel comme une torche tout entourée de flammes. Cette nuit-là, par les chemins du mont, on trouverait nombre de pèlerins qui tous veillent et restent en attente au cas où ils verraient saint Michel descendre du ciel. Mon Dieu, qu'il est heureux celui qui peut voir cette lumière ! » (G. de Saint-Pair, 252-256).

Et les petits pastoureux parent payer leur repas...

À Liège, des petits pastoureux d'à peine une dizaine d'années décident d'aller au Mont. Après un mois de marche, ils arrivent, prient, cherchent une hôtellerie, entrent dans « À la croix de Pierre » et commencent à dîner. Quand vint l'heure de payer les dix sols qu'ils devaient, ils s'aperçurent qu'ils n'en avaient que cinq en poche. L'hôtelier aussi s'emporte contre eux et s'apprête à les menacer. Une servante au même moment ôte la nappe de la table où ils avaient pris leur repas et dix sols tombent sur le pavé (É. Dupont, 92-97).

Et la veuve se repentit...

« La renommée des miracles que Notre Seigneur faisait au mont, du fait que saint Michel s'y trouvait, s'était répandue à travers de nombreux pays ; bien des pèlerins y étaient allés [...] et entre autres un Bourguignon, qui aimait Dieu. [...] Une fois au mont, [...] Il demanda par charité au gardien une petite pierre qui se trouvait là, par terre, vraiment bien petite. L'homme la lui donna, il la prit [...] Il rentra dans son pays, et, à son retour, commença le plus tôt possible la construction d'une chapelle, fort belle, sur ses propres richesses. [...] il la fit [...] dédicacer en l'honneur de Dieu et de saint Michel, qu'il aimait plus que tout au monde. Quant à la petite pierre qu'il avait demandée jadis au mont et qu'il en avait rapportée, il la fit sceller dans l'autel : il voulait la conserver en toute sécurité. Il l'y avait placée en tant que Reliques de saint Michel, et n'avait rien d'autre qu'il pût honorer, chérir, préserver davantage. [...] Tous les jours de sa vie, il accomplit parfaitement ses devoirs envers cette chapelle et entoura de vénération saint Michel en l'honneur de qui il l'avait fondée. Celui-ci le préservait de l'adversité, ce qui lui procurait une prospérité qui croissait de jour en jour : il s'enrichissait tant qu'il ne pouvait dire à combien se montait sa fortune. Il se maintint dans la joie et l'allégresse, sans jamais en un seul point du corps, grand ou petit, ressentir de maladie, jusqu'à ce que l'atteignît celle qui l'emporta. Il était vieux quand il quitta la vie. Avant de mourir, il fit venir devant lui son épouse et se mit à lui faire des recommandations, la priant de veiller à bien honorer saint Michel [...] Après sa mort, la riche dame conserva l'église en honneur pendant quelque temps et la vénéra, mais elle la délaissa assez vite pour se tourner vers d'autres intérêts. Le riche



personnage avait trois fils, beaux et nobles. Pour obtenir la seigneurie de leur terre, ils s'affrontèrent en une longue guerre. Ils enchaînèrent mal après mal au point de provoquer la ruine de l'église que le père avait fondée. [...] Ils

ruinèrent de façon indigne la chapelle que leur père avait vénérée ; ils la détruisirent, s'acharnèrent contre elle au point que le service de Dieu cessa. [...] Ils la mirent dans un état si misérable que même les chiens allaient y dormir. [...] Bien des années après, il vint à la dame l'envie de s'en aller en pèlerinage auprès de saint Michel, au bord de la mer. Elle s'y rendit avec sa maisonnée. À son arrivée, elle monta jusqu'aux abords d'une petite église dédiée à saint Étienne, qui se trouve là. À côté, il y avait des marches que gravissait celui qui voulait monter à l'église majeure. Dès qu'elle fut sur la première, elle fut prise d'une forte douleur qui la faisait gémir. Il lui semblait que quelqu'un, elle ne savait qui, la tirait fortement en arrière, la retenait, par le bras, par la cuisse. Elle dit à ses gens qu'elle ne savait qui lui brisait ainsi tous les

membres. Elle recula de deux toises et fut alors entièrement guérie ; dès qu'elle voulut à nouveau monter, il lui fallut en hâte faire demi-tour. [...] À quiconque voulait l'entendre, elle dit que son mal ne cessait de croître. Elle s'abattit à terre et, à haute voix, mêlant sanglots et gémissements violents, elle jura par Dieu Tout-Puissant et par saint Michel qu'elle invoquait, que jamais elle n'avait rien fait dont elle pût se souvenir et qui aurait pu lui valoir ce mal. [...] À tous ceux qui se trouvaient là, elle dit comment son époux était venu au mont, évoquant la pierre qu'il en rapportée et l'église qu'il avait fondée, et comment il y avait installé des chanoines ; elle mentionna exactement ce qu'il lui avait dit et ordonné avant de mourir, le délabrement actuel de l'église, par sa faute d'abord, puis celle de ses fils, et combien ils étaient devenus pauvres. Nul ne douta, dans l'assistance, que ces faits ne fussent la cause de l'humiliation qu'elle avait subie. [...] Ceux qui l'entouraient l'exhortèrent à faire un vœu à saint Michel : si elle s'en retournait guérie, elle remettrait sa chapelle en état, [...] Tout aussitôt, elle fit ce vœu [...] Elle se rendit ensuite à l'église, et y monta en toute liberté » (G. de Saint-Pair, 258-272).

Et le Mont reçut de nouvelles reliques...



« Si le Saint-Esprit veut bien m'aider, je voudrais à présent traiter d'un petit bouclier qui est au Mont et dont les extrémités sont un peu arrondies, et d'une toute petite épée, qui était particulièrement vénérée, comme le raconta Baudri qui gouverna Dol pendant plusieurs années, en fut consacré archevêque et exerça le pouvoir sur cette ville. [...] Une fois où il se trouvait au mont, il demanda à plusieurs reprises pour quelles raisons cette épée et ce bouclier étaient ainsi à nu, sur un autel : [...] Le prieur répondit : Je vous en dirai ce que j'ai vu à leur sujet dans les textes et que j'en ai entendu raconter autrefois à mes anciens, aux plus âgés, quand j'étais un jeune enfant, [...] Au temps où les chanoines étaient ici, et non pas les moines, dans un royaume au-delà de l'Angleterre – je ne puis nommer le pays mais je sais bien le nom du roi : il se nommait, comme nous le lisons, Elga – il y avait là un long serpent, gros, enflé, et dangereux ; son haleine était particulièrement fétide : aucun oiseau volant, petit ou grand, ne pouvait la supporter : il mourait aussitôt, inmanquablement. [...] Il se tenait près d'une source qui se répandait en un large cours d'eau. C'est là qu'il imposait orgueilleusement sa domination. Nul n'osait s'approcher de lui : il avait terrorisé la population au point que tous sans exception s'en étaient allés. [...] L'inquiétude de la population grandissait devant ce pays ravagé où l'on ne trouvait plus de quoi faire paître ni le bétail ni les brebis, où la nourriture manquait et l'eau était très rare. Comme il était impossible qu'un homme leur apportât un quelconque secours, ils mirent tous leurs espoirs en Dieu pour

débarrasser ce lieu du serpent. Ils vinrent trouver leur évêque et lui adressèrent d'émouvantes supplications pour qu'il priât Dieu de débarrasser la terre de ce serpent et de ces souffrances. L'évêque leur ordonna d'observer tous un jeûne de trois jours et de s'abîmer dans les manifestations d'affliction, afin que Dieu entendît leurs oraisons. [...] On demanda publiquement à la population d'être équipée, le troisième jour, pour aller éliminer la bête ou la tuer par quelque moyen que ce fût. Tous (et ils étaient légions) se levèrent de bon matin ; en masses compactes, ils s'en allaient vers ce serpent. [...] Ils parvinrent à l'endroit où la bête se tenait habituellement. [...] Ils regardèrent devant eux et la virent : stupéfiés par sa taille, ils n'osaient avancer, bien près de faire tous demi-tour ; mais reprenant courage, ils poussèrent une puissante clameur et l'attaquèrent de toutes parts. Mais le serpent était endormi : c'est ce qu'ils pensèrent, car il ne bougeait pas. Rien d'étonnant à cela : il était mort. [...] il était coupé menu et les morceaux gisaient çà et là. La population tout entière se demanda avec étonnement qui avait fait cela, s'interrogeant à propos du bouclier qu'elle avait aperçu à côté du corps et de l'épée qui s'y trouvait aussi. [...] L'évêque était soucieux de connaître la réponse à cette question qui l'inquiétait. Toute la population veilla cette nuit-là, priant Dieu



avec ferveur ; l'évêque aussi fit ses oraisons à genoux. Tant de prières parvinrent à faire descendre saint Michel des cieux. Il apparut à l'évêque entouré d'un vif éclat et lui dit clairement : "En vérité, je suis Michel ; et je suis constamment en présence de Dieu. J'ai mis à mort ce serpent, je l'ai tué [...] louez à présent celui qui, par mes efforts, vous a libérés de ce serpent et envoyez en hâte vos messagers au-delà de la mer : faites porter à notre mont ce petit bouclier et notre épée, avec lesquels j'ai décapité cette bête. Ceux qui sont au-delà de la mer se réjouiront fort de ces armes quand ils les verront". Alors l'ange s'en alla ; le lendemain, l'évêque raconta tout ce qu'il avait entendu à son peuple qui l'écouta attentivement. Ils rendirent alors grâce à Notre Seigneur et équipèrent rapidement quatre hommes natifs de la région qui porteraient au mont l'épée et le petit bouclier, comme l'ange

les y incitait. Ils traversèrent immédiatement la mer ; une fois de l'autre côté, ils prirent tout droit le chemin de Gargano, mais sans pouvoir aboutir : je crois qu'ils reculaient plus en un seul jour qu'ils n'avançaient en deux. L'un d'eux fit alors part à l'autre de sa surprise [...] "Notre évêque nous a, sans plus de détail, envoyés au mont qui est proprement celui de saint Michel, et nous allons, je ne sais comment, au Gargano de la Murgé [le Mont Gargan en Italie] ; mais il y en a un ici, récemment fondé, nous dit-on, qui porte le nom de saint Michel. Prions donc le roi du ciel et l'archange pour qu'il nous guide, et allons tout droit à ce mont-là". Le jour déclinait et, quand la nuit vint, l'archange leur apparut : dans cette vision il leur dit d'aller tous au mont, celui qui portait le nom de *Tombe* et venait d'être fondé. [...] Le lendemain ils se levèrent tous de bon matin et se mirent en route, en discutant longuement de cet événement. Ils parvinrent enfin à cette église où ils déposèrent ce bouclier en présent, et cette épée » (G. de Saint-Pair, 272-287).

Et une jeune femme fut sauvée des eaux

« Quand Hildebert était abbé du Mont et y exerçait son pouvoir, il y avait en Normandie une femme qui craignait beaucoup pour sa vie : elle était enceinte et avait peur de perdre la vie en mettant son enfant au monde. Elle pria son époux, très doucement, avec déférence, de bien vouloir lui accorder l'autorisation, avant qu'elle ait son enfant, d'aller au mont pour y faire ses oraisons, [...] "Ce n'est vraiment pas le moment, dit l'homme, il suffira que nous y allions plus tard". Quand la dame vit qu'elle n'aurait pas l'autorisation qu'elle demandait, son désir s'en accrut et elle continua à solliciter son mari : ses prières réitérées finirent par vaincre sa résistance. Il fit aussitôt leurs préparatifs, emmenant des serviteurs avec lui et, au terme de leur voyage, ils parvinrent au mont. Après avoir fait leurs oraisons avec dévotion, à genoux, et déposé leur offrande au maître-autel et aux autres tout autant, ils se signèrent, corps et visage, prirent congé de saint Michel et s'en retournèrent pleins de joie, revenant tout heureux vers leur pays. Ils avaient progressé avec tant de hâte qu'ils avaient déjà pratiquement dépassé la première moitié de la grève quand soudain leur arriva un grand malheur, du fait du brouillard qui s'était levé. Il était si épais qu'ils ne voyaient rien d'autre que la grève où ils se trouvaient. La mer montait à toute allure, ils l'entendaient venir, elle était près d'eux, arrivait au galop, faisait de toutes parts un bruit impressionnant. Pris de peur, ils se hâtèrent, mais la dame qu'ils accompagnaient, sous l'effet de l'intense angoisse qu'elle éprouvait, s'arrêta et mit au monde son enfant. En voyant cela, l'homme s'affola ; éperdu, il essaya par tous les moyens de la transporter ; ses serviteurs en firent autant, mais leurs efforts conjugués furent vains.

Voyant qu'ils ne la déplaceraient pas, ils la recommandèrent à saint Michel et, en pleurs, se hâtèrent de partir, car la mer était déjà devant eux. La dame, qui comprenait bien qu'elle n'aurait aucune aide de leur part ni de personne au monde, s'en remit entièrement à saint Michel qu'elle avait invoqué avec dévotion. Elle le pria alors de lui venir en aide dans ce danger, car elle avait entière confiance en lui : [...] Elle l'avait invoqué avec dévotion, c'est pourquoi, je pense, l'archange lui apporta une aide exceptionnelle et jamais égalée. Car la mer la cerna mais sans jamais l'atteindre : elle l'entourait entièrement comme une couronne, le flot arrivait avec une extrême rapidité. Mais dans un espace dans lequel elle pouvait étendre ses bras, elle n'avait pas une goutte d'eau autour d'elle. Elle était assise au sec, mais



encore en proie à la crainte. La mer continua de monter, elle poursuivait ses assauts contre le cercle où se trouvait la dame. Mais bien que cette dernière fût placée très bas, pas une goutte d'eau ne l'atteignit.

Quand la vague parvenait jusqu'au cercle, elle se retirait aussitôt, ou bien alors elle se brisait là, comme sur un rocher, avec un bruit retentissant. [...] Dès que la mer se fut retirée, l'homme se mit immédiatement en marche avec ses compagnons, jurant de ne pas renoncer avant d'avoir retrouvé et enterré le corps de sa femme. Il alla directement avec ses gens à l'endroit où il l'avait laissée... et là, ils la trouvèrent en parfaite santé, entourée de sable sec, tenant dans ses bras l'enfant qu'elle avait mis au monde en ce lieu. [...] ils rendirent grâce à Dieu et adressèrent de ferventes louanges à saint Michel qui avait, à l'évidence, ils le voyaient bien, protégé sa pèlerine du malheur, de la mort, sur ce rivage. [...] L'enfant fut nommé *Péril*, parce qu'il était né en plein péril » (G. de Saint-Pair, 292-300).

« On raconte qu'il se fit encore là un miracle digne d'être rapporté. Cette montagne est entourée de tous les côtés par les eaux de l'Océan ; mais deux fois, le jour de saint Michel, la mer se retire et laisse le passage libre. Or, comme une grande multitude de peuple se rendait à l'église, une femme enceinte et prête d'accoucher se trouvait sur le chemin avec les autres, quand tout à coup, les eaux reviennent ; la foule saisie de frayeur s'enfuit au rivage, mais la femme grosse ne peut fuir, et même fut prise par les flots de la mer. Alors saint Michel préserva cette femme, de telle sorte qu'elle mit au monde un fils au milieu de la mer ; elle prit son enfant entre ses bras et lui donna le sein, et la mer lui laissant de nouveau un passage, elle sortit pleine de joie avec son fils » (J. de Voragine, *La Légende dorée*, 234).

Et le cierge se déplaça tout seul...

« Selon une coutume ancienne, il y avait en permanence trois cierges devant le maître-autel du mont. Vous en voyez encore deux actuellement : l'un est devant la face de saint Gabriel, saint Raphaël a le sien de l'autre côté, et chacun d'eux brûle nuit et jour. Devant la représentation de saint Michel, il n'y a d'éclairage que celui du ciel [...] Je vais vous dire comment l'ange perdit l'hommage du troisième cierge dont il bénéficiait. Il y avait là, dans l'église, un crucifix, sur un autel. Il n'y brûlait ni cierge, ni lampe, ni rien d'autre. Voici ce qui arriva : le serviteur préposé à cela avait mis, je pense, un cierge devant l'image de saint Michel. Alors qu'il l'avait laissé allumé, voilà qu'aussitôt après sous ses yeux, raconta-t-il, quelqu'un, il ne savait absolument pas qui, avait ôté le cierge. Mais il vit clairement qu'il avait été mis devant l'autel du crucifix.

Ébahi par ce qu'il avait vu, il courut trouver son maître et lui raconta d'un bout à l'autre la scène extraordinaire qu'il avait vue. Je ne sais si ce dernier était dans l'église, mais il vint sans tarder devant l'autel où, comme je vous l'ai dit, était mis le cierge. Il le déplaça aussitôt et le rapporta à l'archange : il n'était pas encore bien mis en place quand ce dernier le reprit à nouveau et le rapporta rapidement à la sainte image de Notre Seigneur. Les autres, à ce qu'ils dirent, ne voyaient pas cette intervention et n'entendaient pas celui qui leur avait



enlevé le cierge et l'avait ôté du lieu où il se trouvait mais ils affirmèrent qu'ils avaient bien vu le cierge allumé se déplacer en l'air. [...] un moine âgé prit la parole : "Messieurs, dit-il, à mon avis, il s'agit d'une courtoise remontrance de notre protecteur ; il nous a montré que nous étions tous méprisables quand nous laissons l'image de notre Créateur sans lumière, nuit et jour. Nous faisons tout à l'envers quand nous honorions un autre plus que celui qui nous a tous faits. Saint Michel l'a bien remarqué, et il a fait preuve d'une extrême courtoisie en offrant son propre cierge à son Seigneur, [...]. Il ne faut plus le lui enlever, quand c'est celui à qui il appartenait qui le lui donne. Voilà ce qui, à mon avis, sera juste : le crucifix aura le cierge" » (G. de Saint-Pair, 300-305).

Et la sourde entendit...

Au XV^e siècle, un capitaine anglais amena avec lui à Avranches son fils et sa fille, Iphigénie, muette et sourde de naissance. Ne l'aimant guère, il l'assigna à résidence dans l'une des tours les plus isolées de l'enceinte d'Avranches.

Alors qu'Iphigénie tuait le temps en regardant par sa fenêtre, elle aperçut un gentilhomme, un joueur de flûte et un joueur de viole qui répétaient une sérénade. Le jeune homme était le sire de Cramfort, un ami de son frère « qui voulait à tout prix évincer son jeune maître des attentions de la belle Rollande, femme de l'intendant du riche domaine d'Avranches ». La nuit qui suivit, Iphigénie rêva et entendit pour la première fois de la musique. Le lendemain, les musiciens revinrent et, comme il se doit, le regard du jeune homme et celui d'Iphigénie se croisèrent. Quelques jours plus tard, était donnée à Avranches une fête en l'honneur du roi d'Angleterre. Comme d'habitude, le capitaine anglais n'avait pas convié sa fille mais un autre personnage de marque était absent : le Sire de Cramfort. Cherchant à comprendre la raison de cette absence, le capitaine interrogea son fils qui lui répondit « Prince ! Allez donc vous promener demain dans les bosquets du parc de la Tourelle, vous et vos gens, et vous aurez le mot de l'énigme ! Cramfort s'étudie à faire entendre les sourds et parler les muets ! » Cette nuit-là Iphigénie eut un nouveau rêve, un cauchemar : « Elle avait cru d'abord voir de sa fenêtre le beau Cramfort lui donner sa quotidienne aubade. Il lui avait semblé entendre ses chants monter jusqu'à elle plus ardents et plus passionnés que jamais. Elle se figurait n'être plus atteinte de surdité : l'amour de son fiancé avait dû amener un tel miracle [...] Puis soudain, le merveilleux chanteur lui apparaissait tout pâle dans l'ombre ténébreuse des bosquets. Il chancelait et pâlissait tout à coup. Sa voix s'était tue, et en s'affaissant un flot de sang s'était aussitôt échappé de sa poitrine. Iphigénie s'était réveillait en sursaut. [...] Au matin, à son lever, un valet de son père, mais attaché au service particulier de son frère, se présentait à la tour et déposait pour Iphigénie, dans les mains de ses femmes un beau coffret d'ébène à fermail et à clé d'or, qui lui était destiné. Elle l'ouvrit aussitôt en grande hâte, et elle trouvait, enveloppé dans une bande de soie blanche un poignard ensanglanté. Quelques heures plus tard, Iphigénie était atteinte d'une fièvre cérébrale très violente et dans la soirée elle rendait le dernier soupir. L'infortunée mourait pour avoir écouté, – sans l'entendre, – chanter la viole d'amour » (Sauvage, 177-183).

© Rédaction par le service éducatif du service des musées et du patrimoine de la ville d'Avranches

